

Une semaine à Culture Commune (du 4 au 8 décembre 2006)

Pendant une semaine, j'étais installé dans le centre de ressources, anciennement la salle de douche des mineurs.

Ce que j'ai fait durant cette semaine :

- j'ai vécu dans le lieu tous les jours de 10h à 18h30, 19h.
- j'ai vu le spectacle *L'Adoptée* de Joël Jouanneau au Casino à Arras avec 400 enfants.
- j'ai discuté avec les membres du personnel de Culture commune
- j'ai lu les archives du lieu et des témoignages d'anciens mineurs du site 11/19.
- j'ai lu des textes du centre de ressources écritures théâtrales contemporaines, en particulier *Broutchoux* de Gérard Dumont, *Non ! (encore un fait divers !)* de Gérard Dumont et Jean-Pierre Levaray, *Occident, Alpenstock, Laisse-moi te dire une chose* de Rémi De Vos, *Être le loup* de Bettina Wegenast.
- j'ai assisté à un petit bout de répétition de *Base 11/19*, le spectacle de Guy Alloucherie et de la compagnie HDVZ
- j'ai assisté à un atelier d'enfants (7/11 ans), ponctué par la lecture de *La grosse faim de P'tit Bonhomme* de Pierre Delye et Cécile Hudrisier.
- ...

Culture commune est une fabrique mais aussi une maison, je me sens bien accueilli, chaleureusement, la cuisine ressemble à celle d'une maison, il y a un côté familial. C'est un endroit où j'aime retourner parce que j'y ai vécu de très bons moments, comme au théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes où j'ai travaillé deux ans et où même si une partie du personnel a changé, je me sens un peu chez moi. Ici aussi à Culture commune, on donne aux artistes la possibilité de se sentir chez soi.

Et puis quand il y a eu les mauvais moments il y a un an, j'étais très triste et triste aussi de ne pas pouvoir être présent.

Ce qui m'a marqué au cours de la semaine, c'est le lien avec la terre, avec nos racines, même moi, d'être dans ce lieu, ça me renvoie à mes propres racines, alors que ma famille n'a rien à voir avec la mine, mais avec la terre, origine paysanne normande (encore que : j'ai lu dans le témoignage d'un mineur que le geste du mineur était proche du paysan puisqu'il s'agissait de gratter, de creuser la terre et que d'ailleurs les premiers mineurs étaient d'anciens paysans). Et j'ai retrouvé plein de choses de cet ordre, chez Rémi De Vos, chez Gérard Dumont, chez Guy Alloucherie, comme si la présence dans ce lieu, la relation à ce lieu provoquait ça. Et ce qui m'a touché, c'est l'écartèlement, la déchirure, comme le dit Guy Alloucherie, entre le monde « ouvrier » et le monde théâtral et que moi aussi j'ai ressenti fortement. Et comment Culture Commune, entre autres, permettait d'atténuer cet écartèlement.

Le spectacle *501 blues* et l'expérience des Mains bleues m'a permis de me rapprocher de mes parents, de mes racines. J'ai toujours eu du mal à leur parler de mon travail, je ne voulais pas leur faire lire mes pièces, je pensais qu'ils n'allaient pas aimer, c'était trop violent, trop décalé, une fois, une de mes sœurs m'a dit, après avoir lu une de mes premières pièces, « ce n'est pas mon frère qui a écrit ça ». Quand mes parents ont vu mes premières pièces, ils étaient très décontenancés, mon père ne disait pas grand chose où des banalités sur les acteurs (« ils savent bien leur texte ») et la musique (« elle est forte »), ma mère, plusieurs fois, m'a dit, « mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? comment on t'a éduqué ? » Et avec *501 Blues*, là ils se sont reconnus, ma mère a du vendre une vingtaine d'exemplaires du livre, elle était très fière, pouvait enfin parler de ce que je faisais à la famille, à ses amis, sinon c'était tabou, ce que je faisais mes activités, ma mère me disait « tu écris en ce moment ? ils te payent ? non mais comment tu gagnes ta vie alors ? » Et à la fin « quand est-ce que tu auras un vrai métier ? » et maintenant ça devient : « ou au moins un mi-temps ? »

Je comprends Guy quand il dit qu'il n'aurait peut-être plus fait de théâtre s'il n'y avait pas eu Culture Commune, le site du 11/19. Pour moi, ça fait partie des lieux « ressources » à tous les points de vue.

Et d'un point de vue artistique, je songe de plus en plus à mes origines rurales, je n'ai encore jamais travaillé là-dessus directement mais ça me travaille justement. Après la mort de mon père, il y a quatre ans, je voulais interviewer mes oncles et tantes, pour la plupart anciens paysans normands, pour recueillir leurs paroles, garder une trace, car ils commencent à être vieux. Je reporte toujours ce moment, je ne sais pas pourquoi. Mais quand je passe une semaine ici, ça réactive cette envie.

Ce qui m'a marqué aussi, c'est le projet de Ricardo Montserrat sur les extrêmes que je mettrais en relation avec *L'adoptée* de Joël Jouanneau, pour aboutir à la question : pourquoi on fait du théâtre, pourquoi on écrit ?

Et je pense à cette citation dans le dossier de presse du spectacle

« L'étranger c'est celui qui te permet de croire que tu es chez toi. »
Edmond Jabès

Et ces citations, de Jouanneau, qui revient aux racines :

« Cette pièce [*L'adoptée*], je la dois aussi au petit village de mon enfance, village du centre de la France où il ne se passait jamais rien, ou à peu près, et pour les habitants cet à peu près-là était encore de trop, tant était grande la peur de l'étranger, surtout s'il lui prenait, à cet étranger, l'idée saugrenue de venir frapper à votre porte pour vous proposer le rempaillage d'une chaise ou la vente d'un panier d'osier. Et s'ils n'étaient, ouf, que de passage, ces bohémiens étaient inévitablement accusés de voler, non seulement les poules, mais les enfants. Et bien sûr il nous était interdit de les approcher. »

« Bien sûr, ce n'était pas vrai, mais nous avons peur d'eux. J'ai écrit *L'adoptée* pour que, plus tard, tu ouvres ta porte quand un étranger passe. »

« *Il a encore fallu que tu fasses ton original.* J'entends la voix maternelle près de cinquante ans après, elle dénonce le pitre, et c'est un reproche que cet original-là, mais je mesure mieux aujourd'hui la portée de ma réprimande. Au point que si je devais lire à propos de l'un de mes textes qu'il est original, je crois que je rougirais, non de plaisir mais de honte. Je préférerais qu'on le dise singulier. C'est que, avec l'âge, je préfère en art la singularité à l'originalité. Le singulier me semble révélateur de l'être ; l'original, du paraître. Le premier est irréductible, le second appelle toujours sa photocopie. Que plus rien aujourd'hui ne distingue de l'original. »

Qu'est-ce ça signifie de créer, d'écrire dans ce lieu et est-ce que ça change beaucoup de choses à la création ? Est-ce que même de manière inconsciente ça influe ça induit sur la création.

Est-ce que ça change quelque chose que ce lieu soit un ancien lieu de travail, de souffrances ? Comment on appréhende le travail du coup. Cela a orienté, je crois, le travail de Culture Commune depuis le début.

Et je suis sensible aussi dans le rapport au travail à cette citation de Marius Jacob, lue dans le dossier de *Non* : « Le travail, loin de me répugner, me plaît, l'homme ne peut même pas se passer de travailler ; ses muscles, son cerveau possèdent une somme d'énergie à dépenser. Ce qui m'a répugné, c'est de suer sang et eau pour l'aumône d'un salaire, c'est de créer des richesses dont j'aurais été frustré. En un mot, il m'a répugné de me livrer à la prostitution du travail. » (Marius Alexandre Jacob, *Pourquoi j'ai cambriolé*, publié dans *Germinal*, le 19 mars 1905)

Voilà peut-être, d'être ici maintenant dans ce lieu, c'est ce qui change : notre travail, nos souffrances ne permettent pas l'enrichissement matériel de quelques-uns mais, maintenant que Culture Commune est une « fabrique théâtrale », servent l'intérêt commun plus que lorsque c'était la mine.

Christophe Martin